

CHAPITRE PREMIER

Les manuels scolaires en question

La critique des manuels scolaires

Faudrait-il donc brûler tous les manuels scolaires?

L'abandon du manuel implique d'autres techniques de travail

La critique des manuels scolaires

Au retour de la première guerre mondiale, les enseignants les plus lucides eurent conscience d'avoir été entraînés et d'avoir contribué à entraîner les autres dans une monstrueuse tromperie. Eux qui étaient souvent pacifistes et internationalistes, avaient par patriotisme républicain contribué à la «revanche» et à l'épouvantable boucherie.

La paix revenue, certains remirent en question le contenu des cours et des manuels mystificateurs du début du siècle. D'autres, comme Freinet, dénoncèrent plus radicalement toutes les sources du «bourrage de crâne», du dogmatisme. D'où sa condamnation de l'estrade (symbole de l'autorité du maître), du cours magistral (qui mérite rarement le sens élogieux de l'adjectif), de l'apprentissage «par cœur» (où le cœur a souvent peu de place), du manuel scolaire.

De nos jours, on ne se contente plus de critiquer l'autoritarisme et le conditionnement engendrés par l'école. On y ajoute la condamnation de son caractère de reproduction sociale, de l'échec qu'elle développe, du dégoût croissant qu'elle provoque. Mais tous ceux qui ne se limitent pas au vœu pieux de la soi-disant démocratisation du savoir, remettent en question le système scolaire et renforcent leur condamnation de la prétendue classe homogène, du cours magistral identique pour tous et, bien sûr, du manuel scolaire, héritier d'une tradition pédagogique en faillite évidente.

Le système des manuels, non-sens économique :

Bien qu'il fasse vivre quelques rares éditeurs spécialisés (après que les moins puissants aient disparu, parfois absorbés par les autres), ce système est une aberration. Avec le prix d'une série de manuels pour équiper une classe, on pourrait déjà constituer l'amorce d'une bibliothèque et donner à chaque jeune la possibilité de lire, non pas un livre unique de chaque matière, mais plus d'une vingtaine.

De nombreux établissements scolaires manquent d'un centre documentaire valable alors qu'ils consacrent des milliers d'euros chaque année à l'achat de manuels de moins en moins utilisés.

Fait encore plus scandaleux, le moindre changement des programmes périme instantanément des séries entières de manuels. En réalité, bien peu de choses changent d'une édition à l'autre, ni l'auteur, ni la démarche, ni parfois des chapitres entiers. Néanmoins, il devient impossible de faire cohabiter dans la même classe les manuels de deux éditions différentes, il faut mettre au rebut les précédents.

Mais, objectera-t-on peut-être, il est normal que l'auteur mette à jour périodiquement ses ouvrages, car le monde évolue sans cesse. Argument insuffisant, jetez-vous votre dictionnaire chaque fois qu'on signale l'arrivée d'un mot nouveau? Hélas! il ne s'agit même pas de mise à jour par rapport à l'actualité. La plupart des manuels sont loin d'intégrer les recherches les plus récentes en matière scientifique, littéraire, artistique. Il suffit de les consulter pour s'en rendre compte; ce qui est contemporain en est généralement absent.

Le motif de cet énorme gaspillage est le moindre changement des programmes ou des instructions officielles, et ces changements n'ont pas manqué dans les dernières décennies (on fait les révolutions qu'on peut!). Comme le manuel est censé coller au programme (rien que le programme, tout le

programme), la moindre fluctuation de celui-ci périme toutes les séries précédentes. Ainsi, la pédagogie la plus immobiliste qui soit, se paie le luxe de renouveler constamment des livres qui, en dehors de leurs illustrations, ont moins évolué que les livres que nous achetons en librairie et que nous ne jetons pas périodiquement. Si ce gâchis fait vivre quelques éditeurs, c'est au détriment des familles et des collectivités qui en paient la facture.

Imagineraient-on une commune ou une autre collectivité qui, alors que son budget est très insuffisant, mettrait au pilon les livres de sa ou de ses bibliothèques tous les cinq ou six ans? Ce serait stupide n'est-ce pas? On se contente de renouveler quelques livres ayant vraiment souffert; on consacre le maximum de crédits à élargir progressivement le nombre d'ouvrages mis à la disposition des lecteurs.

Ce qui serait aberrant dans une bibliothèque l'est également dans des milliers d'établissements scolaires de tous niveaux et dans des millions de familles où, malgré des difficultés financières évidentes, on met chaque année au rebut des tonnes de manuels scolaires.

Un non-sens pédagogique :

Tous les enfants d'une classe ayant le même livre doivent l'utiliser ensemble à la même page. Chacun doit suivre au même rythme sans qu'il soit tenu le moindre compte des différences de maturation (qui ne présagent en rien de l'avenir), ni des motivations, des intérêts personnels.

Le résultat, on le connaît: les plus rapides doivent piétiner, de la même façon que sont bousculés les moins rapides (qui, répétons-le, ne sont pas forcément les moins intelligents). Personne ne peut jamais choisir en fonction de ses intérêts du moment, de son rythme individuel. Un très grand nombre d'élèves sont en situation d'échec et même ceux qui n'échouent pas sont souvent dégoûtés de l'école, du moins de ce type d'école structurée autour des manuels scolaires.

Une conception passe-partout :

Le manuel est le livre à tout faire, regroupant à la fois leçons magistrales (parfois accompagnées de quelques documents) et exercices d'application de la leçon ou résumés à apprendre.

Comme, dans le système pédagogique où s'inscrit le manuel, c'est à l'enseignant de faire le cours magistral, une partie du manuel est très peu utilisée, sauf par l'enseignant. Il suffit de lire certaines leçons de grammaire ou de mathématique des manuels pour se rendre compte que les élèves pourraient difficilement s'en contenter. On consulte parfois les documents (gravures, cartes, schémas), mais la place qui leur est réservée est si modeste que les enseignants sérieux sont obligés de recourir à d'autres sources de documentation.

En fait, la principale raison d'être du manuel est un recueil d'exercices, utilisable uniquement avec le recours à l'enseignant, seul à détenir les réponses. Le «livre du maître» lui apporte les solutions toutes faites ainsi qu'un guide méthodologique pour son action quotidienne. L'école n'a pas attendu la robotique pour téléguider l'action éducative. Le seul problème, c'est qu'on n'a jamais réussi à programmer les réactions d'un groupe de plusieurs dizaines d'enfants tous différents.

Les diverses fonctions pédagogiques que le manuel prétend assumer à lui seul, pourraient avantageusement se présenter dans des outils variés: gravures à consulter ou à afficher, enregistrements divers, témoignages écrits; mais aussi fiches-guide d'expérimentation, fichiers ou livrets programmés, autocorrectifs (pour que chaque élève puisse travailler à son rythme, en corrigeant lui-même son travail), sans oublier tests de contrôle et moyens d'évaluation. Même sans avoir remis en question les manuels scolaires, de nombreux enseignants en ont senti les insuffisances et utilisent de plus en plus ces autres outils pédagogiques. Mais, avec le double emploi ainsi provoqué, se pose bientôt le problème des crédits. On trouve prohibitif le coût des nouvelles pratiques pédagogiques, alors qu'il suffirait de supprimer les collections de manuels devenus inutiles pour revenir à des dépenses raisonnables.

Une mystification culturelle :

Le manuel est présumé contenir tout le savoir nécessaire et suffisant dans une matière au niveau concerné. Inutile de consulter d'autres livres, tout est dans le manuel qui dispense de toute autre lecture. Il est l'anti-bibliothèque.

C'est dans le domaine littéraire que ce système fait le plus de ravages avec le règne des morceaux choisis. Ses partisans prétendent qu'il est impossible d'exiger des élèves la lecture d'un grand nombre d'ouvrages complets et qu'il vaut donc mieux s'assurer qu'ils ont au moins lu un certain nombre d'extraits bien choisis. On ne leur offre donc que des miettes, souvent insuffisantes pour les mettre en appétit de vraies lectures, et le plus grave, c'est que tous les jeunes n'ont droit qu'aux mêmes extraits des mêmes oeuvres, toute la littérature se ramène pour eux à un panorama stéréotypé. N'est-il pas légitime de préférer qu'ils aient lu chacun quelques livres, pas les mêmes pour tous pour que les échanges entre eux puissent leur donner envie d'élargir leurs lectures?

Ramener toute la culture à ce qui se trouve dans quelques manuels revient à supprimer toute curiosité culturelle. Le but n'est plus de trouver plaisir à la découverte continuelle, jamais achevée, mais d'acquérir un vernis, un savoir juste suffisant pour ne pas avoir l'air ignare (comme le disait une rubrique qui eut naguère son heure de notoriété: *“Je l'ai pas vu, je l'ai pas lu, mais j'en ai entendu causer”*).

Un outil culturel totalitaire :

Conçu comme livre unique, distribuant à tous les élèves une seule et même parole, le manuel est vecteur de dogmatisme. Il impose une seule norme: celle imposée par l'auteur. Même lorsque ce dernier s'est voulu objectif et a recherché plusieurs points de vue, il ne peut, par la force des choses, prétendre à l'objectivité absolue. Imagine-t-on les réactions du public si l'on le contraignait à ne lire qu'un journal unique, fût-il le plus objectif des journaux?

On semble minimiser ce totalitarisme du manuel du fait qu'il existe un certain pluralisme, beaucoup plus restreint pourtant qu'on ne le croit souvent. De toute façon, le pluralisme n'existe un peu qu'au seul niveau des enseignants qui choisissent les manuels, jamais à celui des enfants, ni même de leurs parents. Chaque élève ne connaîtra, dans chaque matière, qu'un seul manuel par niveau et parfois un seul auteur dans toute sa scolarité. Qu'est-ce donc, sinon du totalitarisme?

Dans le domaine scientifique, c'est déjà regrettable, mais cela devient intolérable dans les domaines où le point de vue personnel des auteurs prend une grande importance, tels l'histoire, la littérature, l'histoire de l'art. Peut-on admettre de plier tant d'enfants aux choix exclusifs, aux opinions, aux goûts d'un seul auteur ou d'une seule équipe de rédaction?

Curieusement, ce qu'on critique le plus souvent dans les manuels n'est que le reflet de ce qui imprègne toutes les habitudes de pensée. Bien sûr, on a légitimement critiqué l'image sexiste donnée dans certains manuels des rôles masculins et féminins, y compris dans les exercices les plus anodins de calcul ou de grammaire où transparaît le mieux l'inconscient des auteurs. Mais n'est-ce pas se contenter d'une critique superficielle? Suffirait-il que les manuels modifient l'image relative de la femme et de l'homme, de la fille et du garçon, pour que tout rentre dans l'ordre? En vérité, il n'y a là qu'un aspect très limité du problème si l'on ne remet pas en question la diffusion par les manuels d'un modèle normatif. A la limite, en nous présentant une image volontariste, en décalage sur les réalités vécues quotidiennement, le manuel pourrait être encore plus mystificateur. C'est ainsi qu'agissent les littératures bien-pensantes où les bons sont toujours récompensés et où les méchants et les traîtres infailliblement punis. Certes, il est normal de pourchasser tout ce qui est ouvertement ou insidieusement raciste, sexiste, élitiste, mais le plus important est de refuser le conditionnement à des normes qui sont toujours celles des plus puissants.

La caractéristique du dogmatisme est d'imposer sa vérité en refusant la confrontation des points de

vue. Aussi le manuel scolaire, en dépit de la volonté même de ses auteurs, est inévitablement, par sa situation de monopole, source de dogmatisme. Ce qui est dangereux pour l'enfant, ce n'est pas l'école unique - si c'est l'école de la diversité, de l'épanouissement de toutes les différences -, c'est l'école du dogmatisme, notamment celui que distribuent les manuels scolaires.

On comprend que les Églises et le pouvoir politique aient longtemps contrôlé étroitement (et continuent, dans certains pays, de contrôler) les manuels scolaires, source unique du savoir pour une grande partie de la population. Il existe alors une histoire officielle, un panthéon des bons auteurs et une liste noire des oeuvres à l'index. Ce bouclage culturel n'est fort heureusement plus à l'ordre du jour actuellement dans notre pays, mais sans doute peut-on s'interroger sur l'hypocrisie d'une certaine protection de la jeunesse dans les publications qui lui sont destinées. Le système des manuels et la juridiction spéciale des périodiques pour enfants et adolescents entretiennent l'illusion que ces derniers vivent à l'abri des agressions permanentes dans le monde des adultes. Il suffit d'écouter les jeunes pour savoir à quel point cette illusion est stupide.

Loin de partager le laxisme actuel en vertu duquel n'importe quoi peut être montré sur les écrans de télévision, les panneaux publicitaires, les éventaires des kiosques à journaux, disons avec force que les enfants ne seront réellement protégés des agressions extérieures qu'à partir du moment où les adultes daigneront s'apercevoir que ces derniers vivent en permanence dans le même univers qu'eux. Délivrés de l'illusion du milieu éducatif protégé, les adultes ne se contenteront plus de s'interroger sur l'image du monde que donnent les livres destinés aux enfants ou sur l'opportunité d'ouvrir l'école, mais d'abord sur les moyens de transformer ensemble les réalités quotidiennes.

Une entrave à la formation de l'esprit scientifique :

La démarche du manuel part généralement de l'énoncé de la règle ou de la loi scientifique que viennent ensuite illustrer quelques exemples. Pour aider à la mémorisation, il propose ensuite des exercices d'application répétitifs.

Or, ce n'est jamais la démarche suivie dans la vie. Des exemples ne viennent jamais en illustration d'un principe. C'est le principe qui, peu à peu, se dégage de l'observation de nombreux faits et de l'expérimentation exercée par tâtonnements successifs.

Jamais, dans la vie, les questions ne se trouvent sérieuses par avance. Elles se présentent sans ordre préalable et, bien souvent, il faut les inventer pour expliquer la diversité des faits. Les seuls apprentissages systématiques qu'on puisse faire valablement sont la répétition par jeu jusqu'à l'entière maîtrise.

Refusant la démarche de recherche tâtonnée, la plupart des manuels ne font pas appel à la curiosité naturelle et ne contribuent pas à la développer. Ils n'incitent pas au tâtonnement, car ils nient le droit à l'erreur. L'élève est censé répondre correctement d'emblée à la question imposée.

D'autre part, les manuels habituent à ne percevoir qu'analytiquement. Les morceaux choisis, les documents limités permettent rarement la vision globale d'une oeuvre ou d'une réalité. Une synthèse finale peut rarement s'opérer, si elle n'est jamais le recoupement d'expériences multiples.

Un bagage culturel qui devient fardeau :

Le drame de cette mystification culturelle, c'est qu'elle se traduit par un transport quotidien du "bagage" indispensable de tout écolier. On n'aurait jamais l'idée de transporter sa bibliothèque, mais les adultes trouvent normal que les enfants véhiculent, matin et soir, l'ensemble de leurs manuels.

Hormis les dépanneurs à domicile (habituellement pourvus d'un véhicule), l'enfant est probablement le seul travailleur qui ait à transporter, sur le dos ou sous le bras, la panoplie de tous ses outils de travail. On peut même se demander si, comme pour les soldats, le transport du barda n'est pas le principal exercice initiatique de sa condition écolière.

En tout cas, cela ne va pas sans risques réels pour sa santé, à l'âge où son organisme se construit. Combien de réactions de fatigue, de déformations de la colonne vertébrale ne peut-on attribuer au charroi abusif de tous ces manuels? Peut-être faudra-t-il un jour taxer les manuels pour financer des recherches médicales sur la fatigue des écoliers.

Dans de telles conditions, faut-il s'étonner que les enfants appréhendent la moindre marche jusqu'à l'école? Délivrés d'un fardeau qui symbolise la lourdeur du système, peut-être auraient-ils moins la hantise de marcher.

Comme le problème du poids du cartable revient périodiquement dans l'actualité, certains croient le résoudre par une double collection, la première restant à l'école, la seconde à la maison. Avec évidemment un doublement des dépenses et des volumes de rangement!

Est-il sacrilège de proposer la dissociation en plusieurs minces fascicules de tout ce qui est accumulé dans chaque manuel: le contenu du programme officiel (quelques pages) pour que les familles le connaissent, divers chapitres documentaires, des recueils ou fiches d'exercices, etc? Il suffirait alors à chaque jeune de transporter ce qui va lui servir le jour même, tout en lui donnant l'habitude du classement.

[\(retour\)](#)

Faudrait-il donc brûler tous les manuels scolaires?

Qu'on se rassure, nous n'appartenons pas à une culture où l'on brûle des livres. Remarquons d'ailleurs que les promoteurs d'autodafès sont tous partisans du «bon» livre unique.

Dans chaque manuel, il faut distinguer le livre de sa fonction. Comme parmi tous les livres, il existe parmi les manuels toute une gamme de qualités et de défauts divers. Certains sont franchement mauvais, bêtifiants, mal présentés, sexistes ou chauvins; d'autres ont belle allure, comportent des textes ou des documents intéressants. Est-ce à dire qu'ils échappent à toutes les critiques précédentes? Malheureusement pas. Leur fonction de manuel, de livre unique leur confère une nocivité. Choisissons le meilleur livre que nous ayons pu trouver, faisons-en le livre unique d'une classe pour l'année et nous l'aurons rendu pédagogiquement pathogène.

En revanche, pour utiliser sans danger les qualités d'un manuel bien fait, le remède est simple: le placer à un ou quelques exemplaires dans la bibliothèque de la classe. Il redevient ainsi un livre comme les autres, il cesse d'être l'anti-bibliothèque.

De même, il n'est pas sacrilège d'y découper des documents particulièrement intéressants et de les inclure dans des dossiers, de constituer des fichiers avec certains exercices intelligents issus de manuels.

Lorsque le matériau de base est bon, il peut toujours lui trouver une utilisation mais ce qu'il faut surtout éviter, c'est le recours exclusif au manuel que tous les élèves utiliseront à la même page au même moment: quelles que soient les qualités intrinsèques du livre, ce serait en faire le vecteur de dogmatisme et d'échec scolaire.

[\(retour\)](#)

L'abandon du manuel implique d'autres techniques de travail

Je suis obligé de rappeler cette évidence, parce qu'un certain nombre d'enseignants (notamment au second degré) croient qu'il suffit pour se dire moderniste de ne pas utiliser de manuel.

Concevoir personnellement ses cours magistraux est sans doute une bonne chose pour l'enseignant. Rien ne démontre que l'absence de recours au livre soit un progrès pour l'élève. Y a-t-il de quoi se glorifier de passer de la pédagogie du XIXe siècle (avec manuel) à celle du Moyen-Age (avec simple exposé oral). Comme avant l'invention de l'imprimerie, le maître parle de sa chaire (les mots ne sont pas innocents!). Humbles scribes, les élèves doivent se dépêcher de noter. S'ils viennent à manquer un passage important, aucune chance de se rattraper: les quelques mots tracés au tableau seront bien vite recouverts ou effacés.

Vient alors, pour certains, la manie des photocopiés ou des photocopies :

Cette pratique est née à l'université, car les éditions ne suivent qu'avec retard le rythme des recherches. Mais, lorsqu'il existe de nombreux imprimés sur un sujet, est-ce un progrès systématique que de distribuer, à tout propos et hors de propos, des feuilles photocopiées?

Parfois on ne s'en tient pas là, on demande aux élèves de coller sur leur cahier les feuilles ainsi distribuées. Cela, joint aux manuels que l'on continue à acheter, même si on ne les utilise pas, provoque un gaspillage de papier (y a-t-il des écologistes parmi ces gaspilleurs?), au nom d'un progrès pédagogique très illusoire dans la mesure où subsistent les principaux défauts des manuels (beaucoup des textes diffusés étant d'ailleurs issus de manuels).

Le papier est trop précieux pour la diffusion de la pensée personnelle et de la synthèse collective, il ne faut pas le gaspiller pour reproduire ce qu'on peut trouver à tout moment dans les livres. La véritable appropriation est intérieure et ne passe pas forcément par l'entassement de feuilles dans un gros classeur qu'on ne consultera plus jamais, après la fin de la scolarité. Si les adultes prenaient l'habitude d'économiser leur salive et le papier de la communauté, l'éducation aurait de meilleures chances de progresser.

Se pose également le problème des exposés d'élèves:

On les croit par nature modernistes, alors qu'ils peuvent n'être que des interrogations sur thèmes différenciés. Il n'y a vraiment rupture des habitudes magistrales que si les élèves choisissent eux-mêmes leur sujet et si on leur accorde les moyens de faire autre chose que de la copie ou de la récitation.

Il arrive, hélas, que l'enseignant distribue d'office des sujets et abandonne les élèves à eux-mêmes pour les traiter. On voit parfois des bibliothécaires et des documentalistes s'arracher les cheveux devant certaines demandes transmises par les élèves et émanant d'enseignants qui ne se sont pas souciés des documents que l'on pourrait trouver. Parfois le thème est trop large pour être cerné, parfois au contraire il est tellement particulier que seule une bibliothèque universitaire ou la Bibliothèque Nationale elle-même permettrait de répondre à la demande, sans que les documents soient utilisables par des jeunes.

Certaines familles se démènent pour trouver malgré tout les documents nécessaires, sollicitent les amis, achètent parfois des livres qui ne serviront qu'à cette occasion. On se doute bien qu'il ne s'agit pas de toutes les familles, les plus démunies étant dans l'impossibilité d'envisager des emprunts ou des dépenses supplémentaires. Là encore, est-ce un réel progrès que de passer de l'égalité (fallacieuse, évidemment) des élèves devant le manuel scolaire à la course élitiste où sont favorisés ceux qui ont la famille la mieux placée, culturellement ou financièrement?

[\(retour\)](#)